



1945-1960

# LA GRANDE NOIRCEUR

La littérature québécoise entre  
le repli et la modernité

## La société québécoise : les années Duplessis

L'effervescence liée à la transformation du monde pénètre difficilement les frontières du Québec. Alors que tout évolue rapidement dans le reste du monde occidental, le Québec reste immobile et isolé. Le premier ministre Maurice Duplessis, au pouvoir sans interruption de 1944 à sa mort en 1959, dirige l'État d'une main de fer. Son gouvernement s'appuie sur les éléments les plus conservateurs de la société : le milieu rural, le clergé et les gens d'affaires. Il tente de museler les syndicats, est profondément anticommuniste et fait régner un climat peu propice à l'expression d'une pensée libre et novatrice.

## La littérature québécoise : la difficile quête de la modernité

Pendant la Grande Noirceur, les écrivains vivent de difficiles tensions. Ils cherchent à s'exprimer librement, à créer des œuvres audacieuses, innovatrices, et à s'inscrire dans la modernité littéraire qui a cours tant en Europe qu'aux États-Unis. Cependant, leurs ambitions se trouvent contrecarrées par le conservatisme ambiant, par le peu d'ouverture du clergé à leur travail et par le manque d'instruction d'une grande partie de la population québécoise.

Selon un diagnostic répandu, le climat de peur qui règne au Québec demeure le plus grand obstacle à l'épanouissement des auteurs. Plusieurs essayistes relèvent cet état de choses.

---

Dès 1945, Jean-Charles Harvey, dans une conférence justement intitulée *La peur*, dénonce cette peur engendrée par la toute-puissance du cléricisme. Dans le manifeste *Refus global*, Paul-Émile Borduas fait la liste de toutes les peurs éprouvées par ses compatriotes, entre autres «Peur des préjugés – de l'opinion publique – des persécutions – de la réprobation générale / Peur de soi – de son frère – de la pauvreté / Peur de l'ordre établi». Revenant sur la Grande Noirceur dans son essai intitulé *La ligne du risque*, Pierre Vadeboncoeur souligne à son tour l'omniprésence de la peur. Jean-Paul Desbiens a aussi abordé ce problème dans *Les insolences du frère Untel*.

En cette période, la littérature québécoise est toujours en quête de son identité. Les auteurs ne se penchent pas vraiment sur le passé ni ne cherchent à exploiter avec audace les particularités de notre littérature. Il semble qu'ils désirent plutôt rattraper un certain retard, ou peut-être que le simple fait d'adopter de l'étranger certains courants littéraires contemporains constitue déjà pour eux un pas important. L'influence de la France reste prépondérante. Si ce pays a perdu de sa puissance politique, le prestige de ses intellectuels demeure très grand : tant les surréalistes que les existentialistes suscitent beaucoup d'intérêt, et des auteurs tels qu'André Breton, Paul Éluard, Jean-Paul Sartre, Albert Camus et Simone de Beauvoir exercent une grande influence. En dépit de la censure, leurs livres parviennent à circuler au Québec – notamment grâce au libraire Henri Tranquille – et à marquer nos auteurs.

Trois courants littéraires dominent ces années : le réalisme, le surréalisme et l'existentialisme.

## ROMAN



**Roger LEMELIN**  
(1919-1992)

La carrière de Roger Lemelin commence avec deux succès, *Au pied de la pente douce* (1944) et *Les Plouffe*, deux romans dont l'action se déroule à Saint-Sauveur, un quartier ouvrier de Québec qui ressemble au Saint-Henri de Gabrielle Roy. L'auteur décrit la vie de ses personnages, leurs aspirations, leurs travers, avec une douce moquerie et une affection réelle. Sans abandonner totalement l'écriture de fiction, Lemelin se tourne par la suite vers le journalisme et les affaires. Il est éditeur du journal *La Presse* de 1972 à 1980.

Son roman *Les Plouffe* connaît un succès prolongé par les adaptations très populaires qui en sont tirées pour la télévision et le cinéma. Le Québec tout entier se reconnaît dans cette famille humble et combative. Lemelin présente une série de personnages pittoresques et bien typés, de qui se détache Ovide Plouffe, un idéaliste naïf, amateur d'opéra, amoureux décontenancé de la séduisante Rita Toulouse. L'auteur sait aussi décrire avec art les événements qui jalonnent la vie des Québécois et les déchirements politiques d'un peuple qui cherche à s'émanciper. Dans l'extrait ci-contre, la ville de Québec s'apprête à accueillir le roi et la reine d'Angleterre.

## Les Plouffe (1948)

Le cortège royal allait arriver dans quelques minutes. Un murmure de foule cérémonieuse qui attend de la grande visite endimanchait l'atmosphère déjà parée par la magnificence de la légende impériale.

On verrait des couronnes, des sceptres, un défilé d'une  
5 envergure qui défie l'imagination. Des gerbes de têtes, engorgées dans les fenêtres, se tournaient vers l'horizon. Les maisons favorisées de balcons tendaient à la parade des plats de badauds sagement réjouis. Quelques cyclistes audacieux, qui avaient faulfilé des banderoles de papier crépé  
10 bleu blanc rouge entre les rais de leurs roues, zigzaguaient sur l'asphalte de la rue devenue un interminable tapis de cérémonie aux yeux des spectateurs impatients.

Les Canadiens français ne sont pas tous comme M. Plouffe anglophobes ou farouchement nationalistes. En temps  
15 d'élection, cependant, il leur plaît qu'on attaque les Anglais sur la tribune, parce que c'est la tradition politique et qu'en rouspétant contre les anciens conquérants, ils se sentent des fiers-à-bras qui ont la réputation de ne pas se laisser marcher sur les pieds. Mais vienne une belle parade, 1760 n'existe plus,  
20 et hurra pour la procession ! Élevés dans une province où l'on dépense des sommes folles pour la pompe et le décorum, il n'est rien qui les charme plus que les cirques et les confettis. Romains par le cœur, Normands par la tête, ils ont tout pour déconcerter les étrangers qui veulent les comprendre. Ils sont  
25 à la fois Français et Américains, ils sont simples et compliqués, ça leur fait plaisir et, l'œil ouvert, ils se laissent emporter dans les cercles vicieux avec un sourire malin.

Un jeune homme, cartable à la main, fit soudain irruption dans la rue Montmagny. C'était Denis Boucher. Élégam-  
30 ment vêtu, la figure préoccupée, il avait l'air du jeune reporter qui regarde distraitement les choses et les gens comme des cobayes. À brûle-pourpoint, il demanda au groupe de badauds qu'il avait percé :

— Il n'arrive donc pas, ce pantin royal ?